

Piller la Russie : pourquoi l'Empire britannique n'est jamais mort | Alex Krainer

Alex Krainer rejoint Pascal pour discuter des intérêts financiers derrière les conflits géopolitiques. S'appuyant sur son expérience dans les hedge funds et ses recherches pour Grand Deception, Krainer remet en question le récit de Bill Browder sur la Russie et examine les privatisations post-soviétiques, la dette et le pouvoir oligarchique. Ils explorent les relations de la Russie avec l'Occident, la diplomatie et les liens historiques entre la Russie et l'Amérique du XIXe siècle. Krainer soutient que l'influence impériale britannique perdure à travers les réseaux financiers, reliant sa thèse de l'« empire mort-vivant » à la souveraineté, aux guerres contemporaines et aux mécanismes d'extraction de la richesse. Liens d'Alex : Substack d'Alex Krainer : <https://alexkrainer.substack.com> I-System TrendCompass : <https://trendcompass.substack.com> X : <https://x.com/NakedHedgie> YouTube : <https://www.youtube.com/channel/UCAqRpyLzC4xanGQQQtW0qQ> The Naked Hedgie : <https://thenakedhedgie.com> Rapport de Policy Exchange abordé — The Iran Question and British Strategy : <https://policyexchange.org.uk/publication/the-iran-question-and-british-strategy/> Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Soutenir Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/donate> Boutique Neutrality Studies : <https://neutralitystudies.com/shop> Horodatages 00:00 Alex Krainer, Bill Browder et Grand Deception 13:22 La privatisation en Russie et les oligarques 20:55 Ressources, dette et pouvoir financier 29:42 Jeffrey Sachs et la transition économique de la Russie 36:01 Diplomatie russe : naïveté ou stratégie ? 44:01 La Russie, l'Amérique et la guerre de Sécession 49:23 L'« empire mort-vivant » et l'influence britannique 01:03:12 L'empire comme système et la lutte pour la souveraineté

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous dans Neutrality Studies. Aujourd'hui, pour la première fois, nous recevons le formidable Alex Krainer, chercheur, auteur et ancien gestionnaire de fonds spéculatif. Alex, bienvenue.

#Alex Krainer

Merci pour l'invitation, Pascal. Je suis ravi de faire votre connaissance et d'être dans votre émission. Je vous suis assidûment depuis un bon moment déjà, alors c'est un honneur de vous rejoindre aujourd'hui.

#Pascal

Merci beaucoup, Alex. Nous avons eu la chance d'être mis en relation. Je vous ai vu souvent, notamment dans le podcast de Glenn Diesen, et j'ai toujours beaucoup admiré vos analyses

économiques. C'est donc un vrai plaisir de pouvoir en parler un peu avec vous. Mais au cas, peu probable, où quelqu'un nous écouterait sans avoir encore entendu l'une de vos analyses, pouvez-vous nous parler un peu de votre parcours ? Qu'est-ce qui vous a conduit dans la blogosphère en ligne, vous savez, ce milieu des commentateurs, comme j'ai tendance à l'appeler ? Et comment se fait-il que, en tant que gestionnaire de fonds spéculatif, vous en soyez arrivé jusque-là ?

#Alex Krainer

Eh bien, d'accord. Bonne question, et merci. Oui, avant, je travaillais simplement dans les fonds spéculatifs et je me mêlais de mes affaires. Et je pensais qu'en dehors de la guerre dans l'ex-Yougoslavie et du onze septembre, le monde évoluait globalement dans une direction positive. Oui. Mais j'avais quand même un petit côté complotiste. Et puis, vous savez, dans mon travail, je n'arrêtais pas de croiser cet homme. Il s'appelle Bill Browder. Quand j'ai rencontré Bill Browder pour la première fois, en deux mille cinq, c'était la première fois que j'entendais quelqu'un, où que ce soit dans le monde, dire quelque chose de positif sur Vladimir Poutine. À l'époque, Bill Browder dirigeait le plus grand fonds spéculatif étranger en Russie. Son point de vue était donc très, très éclairé. Non pas parce qu'il disait que Vladimir Poutine était quelqu'un de gentil, qu'il s'habillait bien, ou quoi que ce soit dans ce genre-là.

Ce qu'il disait, c'est que son modèle économique reposait sur le fait que Vladimir Poutine mette fin à la corruption en Russie. Son fonds spéculatif achetait donc des actions d'entreprises russes, dont la valeur était très, très faible à cause de la corruption. Ensuite, lorsqu'ils achetaient beaucoup d'actions d'une entreprise, ils commençaient à enquêter sur la corruption qui y régnait, sur la manière dont les dirigeants détournent de l'argent de l'entreprise. Puis ils publiaient leurs conclusions dans la presse financière russe et internationale. Et dans pratiquement tous les cas, le gouvernement de Poutine intervenait et faisait le ménage. Il remplaçait la direction de l'entreprise, comblait les failles juridiques qui permettaient toute cette corruption et, en gros, changeait les règles avec l'intention claire d'assainir la Russie de la corruption.

Je me suis dit : « Waouh, eh bien, c'est intéressant. » Parce que jusqu'alors, j'avais vraiment l'impression que Vladimir Poutine était le larbin des oligarques en Russie. Alors je me suis dit : « D'accord, c'est intéressant. » Mais ensuite, voilà ce qui s'est passé. Je parle de deux mille cinq. Puis, au cours des années suivantes, deux mille dix, deux mille quinze, Bill Browder a complètement changé de cap. Et il s'est alors présenté comme le plus grand ennemi de Vladimir Poutine en Occident, n'est-ce pas ? Son récit a complètement changé, lui aussi. Je me suis dit : « C'est intéressant. Il y a quelque chose derrière tout ça. » Et en deux mille quinze, Bill Browder a publié un livre intitulé « Red Notice ». Ce livre est devenu un best-seller parce qu'il est écrit comme un roman d'espionnage. Et je suis convaincu qu'il a été écrit par Lee Child, en tant que prête-plume.

#Pascal

Oui.

#Alex Krainer

Et puis mon ex-femme m'a dit : « Oh mon Dieu, c'est un livre formidable. Il faut que tu le lises. Tu verras ce que tu penseras de Vladimir Poutine et de la Russie après l'avoir lu. » Alors je l'ai fait. Je dois dire que le livre est très, très bien écrit. Et quand on le lit pour la première fois, ça se suit un peu comme une histoire. Puis, quand on arrive à la fin, on se dit que Bill Browder est un type formidable, que Vladimir Poutine est une personne terrible, que la Russie est un endroit horrible. Et, vous savez, c'est la vision occidentale habituelle de la Russie, la version standard — ou du moins celle qu'ils essaient de nous vendre.

Mais à ce stade, vous savez, j'en savais trop sur l'histoire de Bill Browder. Alors je me suis dit : il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire, vous savez. Puis je suis retourné lire le livre, du début à la fin. C'est le seul livre de toute ma vie que j'ai lu deux fois. Et l'impression, c'était un peu comme quand quelqu'un vous arnaque dans un magasin. Vous sortez et vous vous dites : « Ça ne semble pas normal. » Oui. Et puis, quand vous commencez à relire ligne par ligne, vous voyez exactement que vous vous êtes fait avoir. Donc, quand j'ai lu le livre une deuxième fois, j'ai vu une centaine de signaux d'alerte. Et j'ai vu une centaine de choses qui étaient des mensonges.

Et puis j'ai réalisé : mon Dieu, ces gens sont en train de nous manœuvrer vers une troisième guerre mondiale contre la Russie. Ils travaillent à ça, parce qu'il n'y a pas que Bill Browder. Bill Browder, c'est un homme, mais derrière son réseau, il y avait tout un contexte. Ça incluait Tony Blair, la banque HSBC et les gens qui contrôlent la banque HSBC. C'était un réseau très, très vaste, très puissant, probablement centré autour de la City de Londres. Et je me suis dit : mon Dieu, quelqu'un doit démasquer ces gens, parce qu'ils nous poussent vers la guerre contre la Russie. Puis je me suis dit : bon, peut-être que j'en sais plus sur cette histoire que la personne moyenne. Alors j'ai écrit le livre.

Et puis je l'ai publié. Et à peine trois personnes l'ont acheté sur Amazon parce que, vous savez, je n'avais aucun moyen de faire la promotion du livre. Je ne savais pas vraiment comment on s'y prend pour promouvoir un livre. Mais finalement, un professeur d'histoire américain, qui s'appelle Jeremy Kuzmarov, a lu le livre et a écrit une critique dans le Huffington Post. Il l'a publiée. Et pour moi, c'était énorme. Alors j'ai voulu la partager avec mes amis, mes parents, et ainsi de suite. Un peu le genre : « Maman, regarde, je passe à la télé ! » C'était mignon. Donc je voulais partager cet article, mais trois heures après sa publication, il avait disparu. Le Huffington Post l'avait retiré. Pourtant, c'était une critique très élogieuse.

Et puis, une semaine après la parution de cet article, un certain Jonathan Winer, qui avait été conseiller en politique étrangère de John Kerry lorsqu'il dirigeait le Département d'État, a écrit à Amazon pour leur demander de retirer le livre de leur catalogue. Et Amazon l'a retiré, sans poser la moindre question. Alors, mon livre parfaitement anonyme, qui aurait probablement trouvé une centaine de lecteurs au fil du temps, a soudain attiré un peu d'attention. Puis des gens ont commencé à m'appeler pour me parler de ce livre. Certains m'ont invité dans leurs podcasts et pour

des interviews. Et c'est là que tout s'est mis en marche. Parce qu'apparemment, j'avais touché un nerf, d'une manière ou d'une autre, au point qu'ils ont estimé devoir interdire ce livre. C'est comme ça que je suis arrivé dans la blogosphère et parmi les commentateurs. Ah, juste une petite remarque très rapide.

#Pascal

La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à mon Substack. Vous pouvez aussi aider en prenant un abonnement payant, ou vous procurer certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt là-bas.

#Alex Krainer

C'était en quelle année ? Quand avez-vous publié le livre ? Alors, le livre, je l'ai publié en deux mille dix-sept. Et il a été interdit pour la première fois, littéralement cinq semaines après sa publication. Ensuite, une maison d'édition appelée Red Pill Press a repris le livre. Pendant les neuf mois suivants, ils ont tout passé au peigne fin pour s'assurer qu'ils ne risquaient pas d'être poursuivis pour quoi que ce soit. Ils ont vérifié toutes les références, tout. Puis ils m'ont dit : « Bon, d'accord, on peut le republier, mais on aimerait changer le titre. » Mon titre original était *L'assassinat de William Browder*. Et, vous savez, ce titre avait du sens. Mais le mot « assassinat »... peut-être qu'ils craignaient une polémique. Donc, nous l'avons intitulé *Grande tromperie*. Sans « La ». Puis ils l'ont publié sous leur propre label, Red Pill Press. Et cinq semaines plus tard, il a de nouveau été interdit. Donc, visiblement, ce livre n'était tout simplement pas censé paraître.

#Pascal

Mais en gros, vous savez, ils l'ont encore interdit sur Amazon ?

#Alex Krainer

Oui, oui, partout, partout. Barnes and Noble, peu importe. Partout où il est sorti, il a été interdit. Et maintenant, le livre circule un peu comme ça. Vous savez, Red Pill Press le vend toujours sur son site internet. Mais, vous savez, ils sont au Canada, et parfois les frais de livraison coûtent plus cher que le livre lui-même. Donc, évidemment, une fois qu'on n'est plus sur Amazon, ça se vend à peine. Mais ce n'est pas grave. Je pense que la crédibilité de Bill Browder a été complètement détruite, parce que beaucoup, beaucoup de gens ont fini par voir clair dans ses mensonges. Et je pense que cette prise de conscience, que ces gens nous poussent à la guerre contre la Russie, n'est plus considérée comme une affirmation radicale. Je pense que les gens peuvent le voir maintenant. Donc, au moins de ce point de vue-là, nous sommes dans une bien meilleure situation qu'il y a neuf ans, quand j'ai publié le livre.

#Pascal

Oui, pour les arguments du livre, certainement. Malheureusement, on a l'impression de n'en être plus qu'à six mois. Donc, mieux, dans le sens où c'est plus proche, vous voyez. Mais c'est assez prophétique. Et puis, juste au passage, dans une toute petite note de bas de page, ça nous dit qu'aujourd'hui, il s'appellerait « Tromper un oiseau moqueur », n'est-ce pas ? À cause du politiquement correct. Enfin bref, mettons ça de côté. Oui. Alors, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui, dans cette relecture du livre de Bill Browder, vous a fait voir tous les signaux d'alarme et vous a fait dire : « Oh, attendez une seconde, ce qu'ils essaient de faire, c'est de nous pousser à la guerre » ? Et pas seulement, vous savez, de déconstruire Vladimir Poutine, n'est-ce pas ? De ruiner Poutine... de le ruiner encore davantage.

Je veux dire, dès deux mille quinze, le type était déjà... Enfin, vers deux mille quatorze, avec Maïdan et tout ça. C'est là que toute la frénésie médiatique à son sujet a commencé, non ? Il avait d'abord attiré l'attention sur lui, mais dans un sens négatif, à la conférence de Munich sur la sécurité, en deux mille sept. C'est là qu'il a tapé du poing sur la table et qu'il a dit : « Les gars, arrêtez. Si vous continuez cet expansionnisme, ça finira par une guerre. » Ensuite, il y a eu la guerre en Géorgie, en deux mille huit, n'est-ce pas ? Et puis, bien sûr, en deux mille quatorze, Maïdan. Et là, en gros... enfin, à ce stade, il était devenu irrécupérable. Donc ça aurait pu n'être qu'un élément de tout ça. Mais vous avez dit : non, il y a autre chose. Ils veulent faire davantage avec lui. C'était quoi ?

#Alex Krainer

Bon, d'accord. Donc, ils se sont retournés contre Poutine encore plus tôt. Il y a eu une lettre célèbre, en deux mille quatre, d'accord, signée par, je crois, cent ou davantage d'intellectuels et de personnalités publiques occidentales de premier plan. Elle dénonçait Poutine explicitement et publiquement, en disant que Poutine était en train de reconstituer l'Union soviétique, qu'il orientait la Russie vers l'impérialisme, et patati et patata. Donc, ça a commencé là. Moi, je le fais remonter à l'époque où la Russie est, entre guillemets, passée du communisme au capitalisme, comme les gens en Occident aiment le dire. C'était, en fait, la plus grande opération de pillage jamais organisée dans l'Histoire. C'était donc d'une ampleur absolument énorme. Et ils l'ont fait, essentiellement, en prenant le contrôle de l'administration de Boris Eltsine, en entourant Boris Eltsine de conseillers occidentaux qui, en pratique, rédigeaient les décrets.

Eltsine gouvernait par décrets. La plupart de ces décrets étaient rédigés par des conseillers occidentaux, avec un certain nombre de Russes jouant le rôle de cinquième colonne. Ils ont donc, en gros, volé des milliers de milliards de dollars de richesses russes et les ont fait sortir de Russie. Et c'est ce qui se fait partout. Vous savez, les intérêts financiers occidentaux installent toujours leurs propres oligarques dans le pays ciblé, n'est-ce pas ? À l'époque, en Russie, il y avait donc le règne des sept banquiers. On appelait ça la « semibankirchtchina ». Ces sept banquiers étaient les oligarques les plus puissants de Russie. Il y avait des gens comme Boris Berezovski, Mikhaïl Khodorkovski. J'oublie tous leurs noms, mais ils étaient sept.

Et l'une des premières choses que Vladimir Poutine a faites en arrivant au pouvoir, ça a été de les aligner. Il les a réunis autour d'une grande table ronde et il a énoncé les nouvelles règles. Il a dit, en substance : bon, d'abord, ce que vous avez volé, vous le gardez. Il n'y aura pas de renationalisation des actifs. Mais vous devez les gérer correctement. Vous devez payer vos impôts correctement, et vous devez traiter vos employés avec respect, pas comme une main-d'œuvre jetable. Et surtout, vous devez rester en dehors de la politique. Vous, vous faites des affaires. Nous, nous faisons de la politique. Moi, je rends des comptes au peuple russe. Donc ce n'est pas votre domaine. Et ça, c'était un gros problème pour eux.

Et ce qu'il est important de savoir, c'est qu'il s'agissait tous de gestionnaires désignés pour des intérêts financiers occidentaux. Des gens comme George Soros, Edmund Safra, Jacob Rothschild, et ainsi de suite. Et nous le savons avec certitude. Ce n'est pas une théorie du complot. Il existe de nombreuses sources écrites, par exemple, sur la relation entre Edmund Safra et Bill Browder, sur la relation entre Jacob Rothschild, Mikhaïl Khodorkovski et Boris Berezovski, et ainsi de suite. Donc, ce ne sont pas des mystères, et ce ne sont pas des théories du complot. Beaucoup de ces accords sont secrets. Nous ne connaissons donc peut-être pas exactement leur nature. Mais nous savons que les actifs sont passés de la Russie à des intérêts financiers occidentaux.

Et donc, Vladimir Poutine... Au début, ils pensaient que, puisqu'ils l'avaient porté au pouvoir, il allait être leur homme de main. C'est d'ailleurs ce que je pensais moi aussi. Et pendant les deux premières années de la présidence de Vladimir Poutine, vous remarquerez qu'il a beaucoup fait des allers-retours avec Tony Blair. Tony Blair s'est rendu neuf fois à Moscou ou à Saint-Petersbourg durant les deux premières années du règne de Vladimir Poutine. Puis Vladimir Poutine a même eu droit à une visite d'État à Londres, ce qui est un honneur très, très rare pour un président russe. Il a traversé les rues de Londres dans une calèche découverte avec la Reine. Ils étaient donc pleinement convaincus qu'ils avaient leur homme au Kremlin. Sauf que, vous savez, je pense que lorsque Vladimir Poutine a été sûr d'être en sécurité, qu'il avait le soutien de l'armée, des services de renseignement, des tribunaux, et ainsi de suite, il a commencé à s'en prendre aux oligarques.

Et donc, quand il leur a dit qu'ils devaient rester en dehors de la politique, ils ont essayé de le contester. Il y a donc eu un certain nombre de procès entre, vous savez, des oligarques qui poursuivaient l'État. Et l'État a gagné à chaque fois. Il était donc évident que, vous savez, Poutine bénéficiait d'un soutien plus solide dans l'administration publique. Puis, quelques mois après, peut-être un an ou deux plus tard, il a eu une deuxième réunion avec les mêmes oligarques. Il les a réunis parce qu'à ce moment-là, les intérêts financiers occidentaux essayaient de faire circuler la rumeur selon laquelle Poutine préparait une renationalisation des actifs. C'est une manière d'encourager les oligarques locaux à se débarrasser de leur président, à le faire assassiner. Vladimir Poutine les a fait revenir, je crois que c'était en deux mille trois, et il leur a dit : « Écoutez, j'espère que nous pourrions travailler ensemble. »

J'espère que la situation s'est améliorée depuis notre dernière rencontre. Il y a eu quelques problèmes, mais nous les avons réglés. Personne n'est allé en prison, d'accord ? Quelques oligarques

ont décidé de fuir en Israël, mais, jusqu'à présent, personne n'est allé en prison. C'était simplement : voilà les règles. Vous devez les respecter, et c'est tout. Et donc, Vladimir Poutine l'a répété lors de cette réunion. Il a dit : « Écoutez, nous n'allons pas renationaliser vos actifs. Ils vous appartiennent. Les rumeurs sont fausses. Mais gérez bien vos entreprises, payez correctement vos impôts, traitez bien vos employés et restez en dehors de la politique. » Puis Mikhaïl Khodorkovski, qui était le coursier de Jacob Rothschild, a décidé d'affronter Poutine de front. Il a créé un parti politique, Russie ouverte, et il allait défier Vladimir Poutine lors des élections présidentielles, et ainsi de suite.

Puis il a été arrêté pour fraude fiscale, dont il a été reconnu coupable. Il a passé les neuf années suivantes en prison. Après sa sortie de prison, il est allé là où ils vont tous. Il est allé à Londres. Certains vont en Israël, mais la plupart vont à Londres. Aujourd'hui, depuis Londres, il dirige la Fondation Russie ouverte et le parti politique du même nom. Et ils fantasment toujours sur l'idée de prendre le contrôle de la Russie et de la diriger comme Boris Eltsine l'a fait, au bénéfice des intérêts financiers occidentaux. Voilà donc qui cherche à imposer un changement de régime en Russie et, au fond, à la détruire, à la morceler, à en faire peut-être cinq, vingt ou trente fiefs, tous contrôlés par les intérêts financiers occidentaux. Car la Russie est tout simplement, et de très loin, le pays le plus riche du monde en ressources naturelles.

On l'estime entre soixante-quinze et quatre-vingt-dix mille milliards de dollars. Et tout l'enjeu de prendre le contrôle politique de la Russie, c'est de transformer toute cette richesse en ressources naturelles en garanties, que les institutions financières occidentales peuvent utiliser pour accorder des prêts. Parce qu'à chaque fois qu'une banque accorde un prêt, c'est un actif inscrit à son bilan. Donc, c'est en quelque sorte le fondement de cette opération de pillage. Et puis, celui qui obtient ce prêt doit le rembourser. Ce qui veut dire que vous créez, en quelque sorte, un flux continu de liquidités allant de la Russie vers la City de Londres, Wall Street, Paris ou, vous savez, l'un de ces satellites bancaires occidentaux.

#Pascal

L'opération de pillage. Oui, absolument. Et bien sûr, à l'autre bout, ce qui en ressort, ce sont les ressources, n'est-ce pas ? Vous obtenez les ressources gratuitement. Vous créez un prêt et, de l'autre côté, vous récupérez tout ce qui peut être extrait de Russie. Oui.

#Alex Krainer

Oui, mais les ressources sont secondaires. Les prêts sont plus importants, parce qu'ils créent des obligations à long terme qui, en général, coûtent au moins le double de la somme empruntée. Parce que, vous savez, disons qu'une cargaison de pétrole brut peut coûter, mettons, cent millions de dollars. Une cargaison d'un million de barils de pétrole brut peut coûter cent millions de dollars. Donc, c'est cent millions de dollars multipliés par cent millions. Mais dès lors que vous créez ces obligations de prêt, cette relation de dette... je ne sais pas. Vous pouvez prêter un milliard de dollars, ou dix milliards de dollars, à une grande compagnie pétrolière russe. Et, en général, ce prêt

coûtera au peuple russe au moins le double. Vous rembourserez au minimum le double de cette somme. Parfois, cela finit par représenter le triple ou le quadruple. Et selon l'architecture financière exacte, cela peut aller jusqu'à dix fois plus.

Ce qui veut dire que, soudainement, toute la richesse de la Russie, à travers ces instruments financiers, va être aspirée hors de Russie, vers les centres financiers occidentaux. Et tout cela aura une apparence de légitimité. Du genre : « Oh, mais nous vous avons prêté de l'argent pour que vous puissiez vous développer. Et maintenant, bien sûr, vous devez rembourser ces prêts. » Et, vous savez, du point de vue du public occidental, les gens se diront : « Eh bien, ça paraît juste. Ça ressemble à quelque chose de normal. » Il y a beaucoup de propagande qui accompagne tout ça. Ensuite, ils nous expliqueront à quel point la Russie était arriérée, à quel point ses industries ne fonctionnaient pas... Vous savez, ils réécrivent l'histoire pour que cela paraisse vraiment, vraiment convaincant. Et puis, de toute façon, Bill Browder faisait partie de tout ça dans les années quatre-vingt-dix. Et bien sûr, quand ils ont perdu leurs jouets, ils se sont mis très, très en colère. Et c'est pour ça qu'ils détestent Vladimir Poutine.

#Pascal

Je veux revenir là-dessus, parce qu'il y a, je suppose, un lien entre l'aspect financier que vous venez de décrire et l'économie réelle, c'est-à-dire, concrètement, où va le pétrole. Mais mettons ça de côté pour dans dix minutes environ. Parce que la chronologie que vous décrivez est aussi fascinante. Il y a tout juste quatre jours — nous sommes le vingt-neuf septembre deux mille vingt-six —, le vingt-cinq septembre, c'était le vingt-cinquième anniversaire du discours de Vladimir Poutine au Bundestag, en deux mille un. Il avait reçu une ovation debout et il s'exprimait en allemand. Il parlait allemand au Bundestag et il avait reçu une ovation debout.

Je veux dire, il était en bons termes avec tout le monde. C'était le point culminant des relations russo-allemandes. Et quand j'écoute votre récit, et que je repense à tout ça, à mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aussi, puis bien sûr à la manière dont la Russie, juste après le onze septembre, a immédiatement soutenu les États-Unis... Le premier appel à la Maison-Blanche venait de Vladimir Poutine, qui disait à George Bush Junior : « Nous sommes avec vous. Nous vous soutenons. » Et c'est comme ça qu'ils ont fait passer tout ça, non ? Y compris l'invasion de l'Afghanistan, parce qu'il y avait un mandat de l'ONU, parce que la Russie aidait les États-Unis dans cette affaire. Et puis on pense à tout ce que nous savons grâce à Jeffrey Sachs, qui était l'un de ceux qui, d'abord auprès de Gorbatchev, puis auprès d'Eltsine, n'est-ce pas ?

Et si je vous demande votre avis, mon interprétation, c'est que le Jeffrey Sachs d'aujourd'hui agirait différemment de celui de l'époque, ou donnerait des conseils différents. Mais il y a eu ce moment où la Russie a été amenée à croire que l'Occident était son meilleur ami, alors qu'en réalité, on lui enfonçait le couteau de plus en plus profondément. Et, à un moment donné, Vladimir Poutine semble avoir réussi, en quelque sorte, à inverser cette trajectoire. Avez-vous des réflexions là-dessus, des observations, ou des théories sur la manière dont cela s'est produit ? Parce qu'à un

moment, la tendance s'est inversée. Sinon, la Russie d'aujourd'hui serait, vous savez, une sorte d'État vassalisé, comme le sont les Européens. Parce que cela a marché avec les Européens. Cela a marché à merveille. Et, vous savez, après la guerre froide, encore mieux que pendant la guerre froide. Mais quel est votre point de vue ?

#Alex Krainer

Eh bien, vous savez, je pense que les dirigeants russes, la direction russe, connaissent très bien leur histoire. Et ils savent qu'ils ont subi des opérations de sabotage, des opérations de changement de régime, du terrorisme, et même des invasions militaires venues de l'Ouest, pendant des siècles, littéralement pendant des siècles. C'est toujours une chose ou une autre. Il n'y a pas eu seulement Napoléon et... comment dire... Hitler. Cela se produit toutes les quelques générations. Ils comprennent donc ce danger. Mais je pense que, dans leurs relations avec l'Occident — et il ne s'agit pas tant de l'administration de Vladimir Poutine que de Gorbatchev et d'Eltsine, que vous avez mentionnés — il pouvait sembler logique d'imiter les solutions occidentales, le modèle de gouvernance occidentale. Parce qu'à l'époque, vous savez, la Russie était à genoux et l'Occident paraissait très prospère.

Et vous savez, ces responsables politiques sont très souvent très ignorants. Vous savez, ils sont bons pour jouer des coudes, ils savent gravir les échelons de la bureaucratie, mais ce ne sont pas forcément des étudiants très assidus en économie, en histoire, en administration publique, et dans tous ces domaines-là. Alors, vous savez, il y a eu ce fameux voyage de Boris Eltsine aux États-Unis. Il a été complètement stupéfait. Il a dit que, dans un supermarché américain moyen, on trouve une variété et une qualité de produits supérieures à tout ce qu'un Américain moyen de la classe ouvrière peut se permettre d'acheter, même à ce que nous recevons au Politburo. Alors il s'est dit : bon, peut-être qu'il est logique de suivre les conseils des Américains, des conseillers américains, n'est-ce pas ?

En ce qui concerne Jeffrey Sachs, vous savez, je suis entré assez en détail dans ce qu'il faisait là-bas et dans ce qu'il cherchait à accomplir. Et je dois dire que Jeffrey Sachs a fait preuve d'une intégrité remarquable dans les conseils qu'il donnait aux Russes, n'est-ce pas ? Il a réellement essayé de jouer un rôle constructif. Mais, à chaque étape, il a été écarté, rejeté et disqualifié. Parce que, par exemple, il avait auparavant conseillé le gouvernement bolivien et le gouvernement polonais. Et quand il a compris la situation économique, il est allé voir la Banque mondiale et le Fonds monétaire international. Il leur a dit : « Écoutez, ces pays sont complètement à terre. »

Ils ont besoin d'une annulation de dette. Il a réussi à obtenir environ cinquante pour cent d'annulation de dette pour la Pologne, et je crois quatre-vingts pour cent pour la Bolivie. Mais pour la Russie, il a obtenu exactement zéro pour cent d'annulation de dette. Il plaidait en ce sens. Il disait : « Écoutez, la Russie ne peut pas gérer un tel niveau d'endettement compte tenu de sa situation économique. Il faut lui accorder un allègement de dette, au moins cinquante pour cent. » Et la réponse du Fonds monétaire international et de la Banque mondiale, c'était : « Ils doivent payer jusqu'au dernier centime. » Ensuite, il plaidait pour que la Russie adopte immédiatement sa propre

monnaie, dès l'effondrement de l'Union soviétique. Donc, pas le rouble commun à toutes les anciennes républiques, mais que chaque république ait sa propre monnaie. Car elles ont partagé la même monnaie pendant toute une année après l'effondrement de l'Union soviétique.

Et soudain, chaque ancienne république avait intérêt à imprimer une quantité infinie de roubles pour elle-même, puis à les dépenser. Cela a donc propulsé l'inflation dans la stratosphère, au détriment de l'économie russe. Il y a eu épisodes de ce genre, où Jeffrey Sachs a essayé d'intervenir, clairement dans l'intérêt de l'économie russe et de sa stabilisation. Et, à chaque fois, il a été désavoué. Puis il a démissionné. Il a fait ce qu'il fallait, et il a démissionné. Mais les personnes qui méritent aussi une mention honorable dans toute cette histoire, ce sont l'économiste de Harvard David Lipton et l'économiste suédois Anders Åslund. Si la russophobie était une discipline olympique, il serait l'incontestable médaillé d'or mondial.

#Pascal

Mais il a démissionné, vous dites ?

#Alex Krainer

Oui, oui, Jeffrey Sachs a démissionné.

#Pascal

Non, et les deux autres, ils ont aussi démissionné. Non, non, non, ils sont restés en poste.

#Alex Krainer

Et puis il y avait tout un groupe de conseillers liés à Harvard et à l'Institut de Harvard pour le développement international, le HIID, qui étaient aussi actifs dans les investissements en Russie et qui ont réalisé des profits énormes. En réalité, ils faisaient partie de toute cette opération de pillage. Jeffrey Sachs faisait exception dans tout cela, et je pense qu'il mérite que cela soit reconnu.

#Pascal

Oui, oui, oui. Et il y a un autre épisode qu'il évoque sans cesse. C'est lorsqu'il a essayé d'élaborer une stratégie de sauvetage, sur le modèle de ce qui avait été fait après la Pologne. À la Maison-Blanche, on lui a simplement ri au nez. Car l'idée était la suivante : il faut soutenir la monnaie. Enfin, il faut en fait un soutien des États-Unis pour la monnaie. Apparemment, cela avait été fait pour la Pologne, pour le zloty, sa monnaie, mais pas pour le rouble. Et il y voit un exemple du fait que, très tôt, la Russie n'a jamais quitté le camp de ceux auxquels nous nous opposons, ceux qui sont, vous savez, notre adversaire majeur. Alors que la Pologne, elle, a été intégrée à notre camp. Elle est désormais avec nous, n'est-ce pas, contre eux.

Ce qui est fascinant, c'est que Vladimir Poutine arrive, vous voyez, et travaille avec ça. Et en fait, encore aujourd'hui, quelques autres personnes et moi continuons d'affirmer que Vladimir Poutine est libéral, au fond de lui, et qu'il a réellement essayé, pendant très longtemps, d'être du bon côté de l'Occident. Et ce qui a pris tant de temps, c'est de comprendre que le système occidental n'est pas conçu pour aider réellement la Russie. Il est conçu pour la tromper. Je veux dire, tout ce discours du genre : « Oh, mais la Russie acceptait très bien l'élargissement de l'OTAN, la première vague, la deuxième, et elle a même demandé à entrer dans l'OTAN. » Ce qu'elle a fait. Oui, elle l'a fait. Et on ne l'a jamais laissée entrer. Et une coopération entre la Russie et l'OTAN a été mise en place, n'est-ce pas ?

Et la question, c'est : les gens qui ont fait ça, est-ce qu'ils l'ont fait pour tromper la Russie ou non ? Enfin, je pense qu'on sait maintenant que ça a effectivement servi à tromper la Russie. Ça s'est déroulé comme ça. Mais ça ne veut pas dire que les personnes qui ont mis ça en place en avaient l'intention. Si vous parlez à Jack Matlock, l'avant-dernier ambassadeur américain en Union soviétique, lui, il était sincère. Je vous le jure, il était sincère dans sa volonté de construire une vraie relation. Mais ça ne change rien si, en coulisses, le système parvient ensuite à détourner tout ça, vous voyez ? À ce moment-là, vous devenez un outil de l'offensive, au lieu d'être un pont permettant réellement de créer ce lien. Qu'est-ce que vous pensez de cette période de transition ?

#Alex Krainer

Eh bien, Pascal, je n'arrive pas à me décider. Est-ce que cela reflète une certaine naïveté russe à l'égard de l'Occident, ou au contraire une sagesse très profonde et sophistiquée de la part du gouvernement et des dirigeants russes ? Parce que, vous savez, d'une certaine manière, si vous savez qu'un conflit est inévitable, et que vous savez que vous allez envoyer votre peuple à la guerre... La dernière fois que cela s'est produit, la dernière fois que la Russie a été envahie par des puissances occidentales, au moins seize millions de Russes sont morts. Vingt-sept millions de Soviétiques sont morts dans cette guerre.

Donc, s'il faut en arriver là, je pense que, pour toutes sortes de raisons, éthiques et historiques, il faut pouvoir démontrer qu'on a pris toutes les mesures imaginables pour éviter ce conflit. Qu'on a essayé de coopérer. Qu'on dispose de traces écrites d'offres pour rejoindre l'OTAN, d'offres de coopération, d'offres de participation à la construction du bouclier antimissile. En décembre deux mille vingt et un, les Russes ont présenté à l'OTAN et aux États-Unis deux propositions de traité très détaillées, afin d'essayer de définir une nouvelle architecture de sécurité. Et dès le début de l'opération militaire spéciale, quatre jours plus tard, ils étaient au téléphone avec Kyiv et commençaient à négocier la fin du conflit et la paix, en laissant l'Ukraine intacte, à l'exception de la Crimée.

Alors ils disent : « Nous allons nous retirer complètement. Il vous suffit d'accorder au Donbass l'autonomie, le droit de parler russe, et ainsi de suite. Et nous allons retirer toutes nos forces. Nous allons vous laisser tranquilles. » Ainsi, les dirigeants russes peuvent démontrer, à cent reprises, qu'ils

ont tout fait pour préserver la paix, trouver une solution constructive et parvenir à un accord avec les puissances occidentales afin d'éviter le conflit. Et donc, s'il y a un conflit, s'il devait même aller jusqu'à un échange nucléaire, ils auront les faits historiques de leur côté pour démontrer que ce ne sont pas eux qui ont fait monter le conflit, que ce ne sont pas eux qui ont renié tous les traités.

Vous savez, les pourparlers de Genève, le protocole de Minsk un, le protocole de Minsk deux... Ils ont donné toutes les chances possibles à la paix. Et si nous avons fini par nous retrouver en guerre, c'est parce que les puissances occidentales l'avaient décidé à l'avance. Elles voulaient un conflit, rien d'autre. Elles voulaient un conflit. Eh bien, vous savez, les puissances occidentales préféreraient prendre le contrôle du Kremlin sans conflit, mais ce n'est pas possible. Alors, elles veulent affaiblir la Russie, la maintenir dans une hémorragie militaire sur le terrain, et sur le plan économique, et ainsi de suite, dans l'espoir de pouvoir renverser le gouvernement à Moscou et de prendre le contrôle politique du pays. Et donc, les archives historiques montreront clairement que la Russie était la partie responsable, celle qui œuvrait pour la paix.

Cela relève peut-être davantage de la profonde sagesse que la Russie a tirée de son expérience millénaire dans ses relations avec l'Occident, plutôt que de la naïveté. Cela ressemble souvent à de la naïveté parce que, vous savez, après s'être fait avoir avec l'élargissement de l'OTAN, avec Minsk un, avec Minsk deux, et avec toutes sortes de guerres en Tchétchénie, en Afghanistan, au Daghestan, et ainsi de suite, à chaque fois, l'Occident a joué un jeu très sale. Et tout cela a fini par être révélé. Nous le savons, vous savez, ce n'est pas une théorie du complot, c'est établi. Et puis, vous savez, Kushner et Witkoff arrivent à Moscou. Ils sont accueillis comme des artisans de paix, traités en invités d'honneur. Les Russes leur parlent et leur expliquent leur position. On peut se dire qu'ils sont naïfs, mais je pense qu'on ne peut pas vraiment être naïf à ce point-là. Il doit y avoir... il doit y avoir autre chose.

#Pascal

Je veux dire, les Russes, à ce jour — je le répète, nous sommes le vingt-neuf septembre deux mille vingt-six — jouent toujours le jeu du récit occidental selon lequel les États-Unis sont un médiateur neutre, vous savez, qui essaie simplement d'instaurer la paix entre la Russie et l'Ukraine, c'est ça ? Donc, les médiateurs neutres, Kushner et Witkoff, vont en Russie et essaient d'aider. Et Donald Trump serait très préoccupé par la manière d'instaurer cette paix, vous savez, au point d'inviter Vladimir Poutine à Anchorage. Très préoccupé, n'est-ce pas ? Un médiateur neutre. Et les Russes ne remettent pas cela en cause. Et nous, ici, dans la blogosphère, on se dit : comment diable est-ce possible ? Mais je pense que vous l'expliquez. Je veux dire, ils doivent faire absolument tout ce qui est en leur pouvoir pour éviter cette prochaine guerre. Et c'est ce qu'ils font, même si cela signifie ravalier leur fierté et reprendre à leur compte ce récit, tant qu'ils estiment que ce récit offre encore une chance d'éviter une calamité absolue. C'est bien ça ?

#Alex Krainer

Oui, c'est exact. Et je pense que cette position a aussi une dimension stratégique. Car dès lors que vous adoptez une approche conflictuelle, vous allez unir vos ennemis contre vous. Tant que vous envisagez des accords, des négociations, des discussions, et ainsi de suite, vous aurez des personnalités très importantes, haut placées et dotées d'une certaine autorité dans la hiérarchie du camp d'en face, des hommes comme Jack Matlock, qui seront favorables à une entente, à un accord. Et ils auront une certaine influence sur les décideurs politiques aux États-Unis, en Grande-Bretagne ou ailleurs.

Et ça crée même, d'une certaine façon, un conflit entre ceux qui veulent un tel accord et ceux qui veulent absolument la guerre et l'affrontement. Donc, vous voyez, au lieu de... oui, au lieu de tous les unir, parce que, vous savez, si vous faites comme Nikita Khrouchtchev et que vous commencez à dire : « Nous vous enterrerons », tout en frappant la table avec votre chaussure, alors ils se disent : « Ces gens sont fous. Nous n'avons pas d'autre choix que de les affronter. » Alors que si vous leur parlez, il y aura des gens qui iront voir le président, ainsi que ceux qui tirent les ficelles, et qui diront : « Écoutez, nous ne pouvons pas gagner cette guerre. Les Russes nous offrent une porte de sortie. »

Je pense que leurs propositions sont raisonnables. Nous devons coopérer avec eux. Et puis, avec le temps, je pense que vous avez même la possibilité de renforcer ensemble ces forces au sein de l'administration. Parce que vous pourriez leur offrir des opportunités d'affaires. Vous pourriez les amener en Russie. Vous pourriez leur dire : « Écoutez, si vous voulez acheter cette raffinerie, cette usine de fusion d'aluminium ou cette mine d'or, peu importe, on peut en discuter. On peut partager les richesses, et ainsi de suite. » Car ce que la plupart des gens ignorent, c'est que la Russie et les États-Unis ont été des amis très proches et des alliés pendant pratiquement toute l'histoire américaine, jusqu'au début du vingtième siècle.

Et cela a été bien accueilli publiquement aux États-Unis. En fait, l'amitié entre les États-Unis et la Russie faisait vraiment partie du folklore culturel américain. Tout cela a été rasé quand la Réserve fédérale a été créée, et quand on a ouvert les portes à tous ces clubs britanniques qui ont commencé à infiltrer les établissements d'enseignement, les fondations et les organismes gouvernementaux. Ils ont aussi commencé à prendre le contrôle des médias américains. C'est alors qu'a commencé la grande transition visant à faire de la Russie l'ennemie.

Mais avant cela, la Russie était une amie très proche. La Russie a contribué à préserver les États-Unis pendant leur guerre civile. Parce que, vous savez, Londres et Paris essayaient de diviser les États-Unis, exactement comme ils essaient de le faire aujourd'hui avec la Russie. Ils avaient compris que les États-Unis étaient en train de devenir une superpuissance. Ils se disaient : « Nous voulons être le seul empire au monde. Nous devons diviser les États-Unis et les réduire à au moins deux petits États faibles et dépendants, que nous pourrions contrôler. Nous pourrions dresser l'un contre l'autre. Leur accorder des prêts financiers, leur vendre des armes, et ainsi de suite. Faire des États-Unis un bantoustan typique. » Cette stratégie a été mise en échec par le tsar russe Alexandre Deux, qui a envoyé sa flotte de la Baltique à New York et sa flotte du Pacifique à San Francisco. Elles y

sont restées ancrées pendant six mois et ont soutenu Abraham Lincoln et l'armée de l'Union, afin qu'ils puissent l'emporter et maintenir l'Union intacte.

La plupart des gens ne le savent pas, parce que même ça a été effacé de l'Histoire. Les historiens le savent. Oui, oui. Enfin, en général, les historiens de cette période le savent. Ce n'est même pas controversé. Mais si vous avez suivi un cours d'histoire de niveau débutant à l'université, aux États-Unis, vous savez, le niveau de base, ce n'est même pas mentionné. Le tsar russe Alexandre Deux a en fait placé la marine russe sous le commandement d'Abraham Lincoln. Il a dit que si Londres ou Paris osaient attaquer les États-Unis, les commandants russes réagiraient et obéiraient aux ordres du haut commandement militaire d'Abraham Lincoln. Et c'est ce qui s'est passé. C'était en mille huit cent soixante-trois. Et le... comment dire... le constat, c'est que sans la Russie, Abraham Lincoln aurait été vaincu, et l'Union aurait été divisée entre le Nord et le Sud. Et les États-Unis tels que nous les connaissons aujourd'hui n'existeraient pas.

#Pascal

Vous jetez un tout nouvel éclairage sur un épisode assez important dans mon tout petit domaine d'étude de la neutralité. Ça s'appelle l'arbitrage des réclamations de l'Alabama. Cela s'est passé en mille huit cent soixante et onze, ou soixante-treize, donc juste après la guerre de Sécession. Et l'enjeu, et la raison pour laquelle cela éclaire l'affaire d'un jour nouveau, c'est que les États-Unis ont poursuivi les Britanniques une fois la guerre de Sécession terminée, parce qu'ils avaient autorisé leurs entreprises de construction navale à fabriquer des frégates pour le Sud. Alors même que les Britanniques disaient : « Nous sommes neutres, nous le resterons, nous sommes un pays neutre. » Et ils respectaient toutes les lois sur la neutralité et tout le reste. Puis ils ont dit : « Oh, mais ce n'était pas nous. Ce n'était pas nous. C'étaient nos constructeurs navals privés qui avaient fabriqué tout ça. »

L'Alabama était alors l'un des navires construits puis envoyés à la Confédération. Elle les utilisait pour combattre le long des côtes, notamment pour perturber — oui, pour briser le blocus. Et les États-Unis les ont ensuite poursuivis en justice. Ils ont gagné à Genève, dans cette affaire d'arbitrage, et tout ça. Et vous savez, dans mon domaine, c'est un exemple de la façon dont le droit de la neutralité s'est développé. Parce que cela a établi que les États neutres ont l'obligation de faire preuve de diligence raisonnable. Mais là, tout à coup, ça prend son sens. Oui, vous vous cachez derrière ce voile de neutralité, tout en apportant tout le soutien financier et privé au challenger, censé affronter puis faire tomber le numéro un, et ainsi, en quelque sorte, casser le concurrent d'en face. Oui.

#Alex Krainer

Waouh. Exactement. Et c'est le mode opératoire de l'Empire britannique, qui, soit dit en passant, existe toujours. C'est un empire mort-vivant. Puisqu'il est mort-vivant, je l'appelle l'Empire britannique mort-vivant. Parce que, vous savez, on pense qu'il n'existe plus, mais il y a un empire

zombifié. Il en reste une forme zombifiée, qui existe toujours et qui demeure, à mon avis, le parasite le plus pathogène à la surface de la Terre. Et ils prétendent toujours être neutres. Enfin, en général... Dans le cas de l'Ukraine, ils ne peuvent pas faire semblant. Mais ils prétendent être neutres concernant le conflit au Yémen, concernant le conflit avec l'Iran, et ainsi de suite. Mais ils ne le sont jamais.

Je parie que partout où le sang humain coule à flots, vous trouverez les services de renseignement britanniques, le British Council, des ONG britanniques, des organisations caritatives britanniques, très, très profondément impliqués. Et les États-Unis n'entrent vraiment en scène, de manière très visible, que lorsqu'il est temps d'employer la force brute. Alors, les Américains arrivent avec les grosses bombes et commencent à les larguer. Mais généralement, à ce stade-là, les Britanniques sont impliqués depuis des années, voire des décennies. La Syrie, le Myanmar, la Somalie : ils sont impliqués dans tous ces endroits. Et ils essaient toujours de paraître neutres. Et quand vous lisez les documents stratégiques de, vous savez, groupes comme Policy Exchange, Chatham House, et ainsi de suite, vous voyez qu'au fond, ce qui se passe dans ces différentes régions du monde correspond presque exactement au cadre élaboré et décidé à Londres.

Même la guerre contre l'Iran... Vous trouverez un document qui s'appelle, je crois, « Britain and Iran War ». J'oublie le nom exact du document. C'est une énorme étude de soixante-quatorze pages publiée par Policy Exchange, rédigée avant le sept octobre. Donc, elle a été écrite en juillet deux mille vingt-trois. Et, en gros, elle établit le scénario de toute la crise au Moyen-Orient que nous connaissons depuis le sept octobre deux mille vingt-trois. Elle précise notamment, à un endroit, qu'avant de pouvoir s'attaquer à l'Iran, il faut éliminer Nicolás Maduro au Venezuela. Je n'exagère pas. Je ne raconte pas n'importe quoi. Tout cela est clairement exposé dans ces documents. Oui, je pourrai mettre le lien plus tard, et je le mettrai dans la description ci-dessous, parce que, vous savez, c'est l'une de ces choses-là.

#Pascal

Vous savez, c'est vraiment une très bonne observation. Parce que, même dans notre bulle, le récit habituel, c'est qu'il y a eu une sorte de passage de relais, n'est-ce pas ? Au moment où l'Empire britannique, en gros... les États-Unis ont réussi à le briser et à le forcer à vendre ses actifs. Il y a eu, en quelque sorte, ce passage de relais dans les années cinquante et soixante. L'un des exemples, c'est le premier coup d'État en Iran, en mille neuf cent cinquante-trois. Mossadegh a été renversé avec le MI6, mais c'était aussi la première fois que la CIA était réellement impliquée. La CIA a appris le mode d'emploi auprès du MI6, puis elle l'a utilisé et appliqué encore et encore en Amérique latine, et partout dans le monde, et ainsi de suite. Mais au fond, c'est présenté comme un passage de relais. Alors que vous dites : non, ce n'est pas un passage de relais. En réalité, c'est toujours une coopération entre la brute de l'autre côté de l'Atlantique et le gentleman britannique de ce côté-ci, qui continue à jouer au snob en buvant son thé, tout en faisant le mal pour le mal.

#Alex Krainer

Oui, j'ai essayé de le décrire comme une configuration à la Master Blaster. Je ne sais pas si vous vous souvenez de Mad Max trois. Dans ce film, le méchant, c'est ce duo Master Blaster. C'est une sorte de grand géant musclé qui est en réalité déficient mental, mais on ne le voit pas parce qu'il porte un casque. Et sur son dos, il y a un petit nain décrépît, avec une colonne de direction, qui le dirige et le manipule. J'appelle donc cet Empire occidental le duo Master Blaster : Londres reste le maître, et les États-Unis sont le Blaster. Et je pense que, chaque fois qu'on gratte la surface de ces différentes crises à travers le monde, on retrouve très, très souvent la même dynamique à l'œuvre.

Je veux dire, si vous vous penchez sur l'affaire du Russiagate, qui a été une intervention très effrontée, brutale, dans le processus politique américain, vous constaterez que pratiquement toutes les personnes impliquées dans cette affaire avaient des liens avec les services de renseignement britanniques et le ministère britannique des Affaires étrangères. Et, vous savez, Jonathan... comment s'appelle-t-il ? Christopher Steele. Mike... John McCain faisait très souvent des allers-retours à Londres. Le supérieur de Christopher Steele était Sir Richard Dearlove, qui a autrefois dirigé le MI6. Et ainsi de suite, encore et encore. Et nous savons aussi que Volodymyr Zelensky, lorsqu'il est arrivé au pouvoir, s'est rendu à Londres, où il a eu une réunion de deux heures avec le MI6. Pas avec le Premier ministre britannique, mais avec le MI6. Ce qui est très inhabituel pour le président d'un pays qui vient juste d'être élu : aller passer deux heures en tête-à-tête avec le chef des services de renseignement d'une autre nation.

Ensuite, il y a eu la célèbre affaire HSBC, en deux mille douze, où HSBC a été prise en flagrant délit de blanchiment d'argent pour les cartels mexicains de la drogue et des organisations terroristes partout dans le monde. Et l'affaire a été complètement étouffée, avec une simple amende symbolique, grâce au ministère de la Justice d'Obama, sous Eric Holder. Puis, des documents ont été révélés. Ils montraient qu'en gros, Eric Holder et Obama suivaient les ordres du Foreign Office, à Londres. Et il y a aussi... il existe beaucoup, beaucoup d'affaires de ce genre, où l'on voit que l'administration américaine répond, presque systématiquement, aux ordres venant de Londres. Oh, en mille neuf cent quatre-vingt-onze, une guerre contre l'Irak, alors que, vous savez, les États-Unis étaient sur le point d'adopter une position neutre et de dire : écoutez, nous ne sommes pas... Vous savez, les célèbres communications avec April Glaspie. Oui.

Et puis, il s'est avéré que Margaret Thatcher est venue de Londres aux États-Unis. Et je crois qu'elle a passé quatre jours en tête-à-tête avec Ronald Reagan, au Colorado. Non, pardon, avec George Bush père. Après ça, les États-Unis ont fait un virage à cent quatre-vingts degrés et sont entrés en guerre contre l'Irak. Puis, fait très connu, à l'été deux mille dix-neuf — donc la dernière année du premier mandat de Trump — les Iraniens ont abattu un drone américain dans le golfe Persique. Et il y a alors eu une énorme campagne de pression contre Trump pour qu'il commence à bombarder l'Iran. Et, vous savez, comme disent toujours les Britanniques : il suffit de convaincre les Américains de larguer la première bombe, et ensuite, vous savez, toute la boule de neige se met à dévaler toute seule. Eh bien, cette campagne de pression venait tout droit de l'ambassade britannique. Et l'ambassadeur britannique à l'époque était Sir Kim Darroch. Aujourd'hui, c'est Lord Kim Darroch.

Et Kim Darroch... vous savez, les télégrammes échangés entre l'ambassade britannique et le Foreign Office, à Londres, ont été divulgués par Anonymous. Et cela a été extrêmement préjudiciable, parce que ça montrait le rôle de l'ambassade britannique, qui cherchait à entraîner les États-Unis dans une guerre contre l'Iran. À tel point que le Foreign Office britannique a dû rappeler Sir Kim Darroch et nommer un nouvel ambassadeur. Vous savez, les médias passent toujours ça sous silence, parce qu'on est censés avoir l'impression que tout ce qui va mal dans le monde, c'est l'administration Trump, ce sont les Américains qui en sont responsables. Mais, en général, ce qu'on minimise, ce qu'on dissimule, c'est le rôle britannique derrière tout cela. Et, au fond, cette relation de domination entre la clique impériale britannique et l'État profond américain, qui est toujours présente dans chacune de ces crises mondiales.

#Pascal

Merci, Alex. Enfin, je pensais qu'il était déjà assez difficile de démêler Washington et Tel-Aviv, mais là, vous venez d'ajouter encore un tout autre niveau à tout ça. Et, en fait, ça a du sens, puisque Israël lui-même est une invention des Britanniques. Exactement. Mais j'ai une question, une question. Les dossiers Epstein... Le seul qu'on a essentiellement sacrifié, pour qu'il fasse repentance publiquement, et ainsi de suite, c'était en fait le frère du roi. Comment est-ce que vous l'interprétez ? Comment est-ce que ça a du sens, selon vous ?

#Alex Krainer

Je ne sais pas forcément comment l'expliquer, Pascal, mais la famille royale est elle aussi subordonnée à cette cabale impériale. Et ses membres doivent faire ce qu'on leur dit. Et nous savons désormais, avec certitude, qu'ils écartent des membres de la royauté et en couronnent de nouveaux quand c'est nécessaire. Nous savons que le roi George le Cinquième a en réalité été euthanasié pour mettre le nouveau roi au pouvoir, afin de poursuivre les préparatifs de la Seconde Guerre mondiale. Et donc, vous savez, la reine Élisabeth la Deuxième est morte de façon très mystérieuse il y a quelques années.

#Pascal

Eh bien, elle était âgée. Elle était âgée, mais un jour, elle allait bien, et le lendemain, elle était morte.

#Alex Krainer

Et la couverture médiatique de toute cette affaire était très, très obscure. Elle est morte le lendemain de sa poignée de main avec Liz Truss. Et nous n'avons qu'une seule photo de cette occasion. Normalement, nous aurions des vidéos complètes de tout le protocole. Là, il n'y a qu'une photo, où la reine serre plus ou moins la main de Liz Truss, tout en regardant son nombril, au lieu de la regarder dans les yeux. Donc toute cette histoire est très, très bizarre. Et puis, vous avez fait

remarquer, très justement, qu'Israël, que tout le projet sioniste, est une création de l'Empire britannique. Et je pense que la City de Londres n'a jamais abandonné son contrôle sur Israël.

Vous savez, si vous lisez Halford Mackinder sur le contrôle de la Palestine, sur l'installation de Juifs et sur Jérusalem comme capitale d'un État juif là-bas, tout cela avait été calculé bien, bien, bien avant l'Holocauste, bien avant la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agissait pas de créer un État pour les Juifs, un foyer sûr pour les Juifs, mais d'exploiter cyniquement les Juifs pour maintenir l'Asie occidentale, le Moyen-Orient, dans une déstabilisation permanente, afin de servir les intérêts financiers de la City de Londres et de Wall Street, et d'exercer une hégémonie sur cette région. Et la raison pour laquelle on veut avoir cette hégémonie, c'est exactement la même raison pour laquelle ils veulent avoir une hégémonie sur la Russie, la Chine, la Biélorussie, l'Iran, et ainsi de suite.

Parce qu'une fois que vous avez le contrôle politique, vous pouvez alors donner des directives à vos Zelensky, vos Boris Eltsine, vos Juan Guaidó, et ainsi de suite, pour qu'ils attribuent tous les contrats aux entreprises occidentales. Et ces entreprises occidentales sont toutes clientes des banques des grands centres financiers occidentaux. Elles vont financer ce développement avec des emprunts. Ainsi, toutes les garanties, toutes les richesses qui existent dans ces régions du monde vont soudainement se transformer en tapis roulants, qui transfèrent les richesses du monde entier vers la City de Londres, Wall Street, Paris, Stockholm, Tokyo, et ainsi de suite. Vous voyez, les neurones et les dendrites de ce gigantesque parasite qui, au fond, est en train de dévorer l'humanité.

#Pascal

Ce que vous décrivez, ce sont en fait les mécanismes, le fonctionnement concret de ce que les chercheurs marxistes décrivent seulement de façon théorique : la manière dont le capitalisme doit alimenter l'expansionnisme et l'impérialisme. Oui. Alex, c'était fascinant. Nous venons d'atteindre exactement une heure, et je veux aussi respecter votre temps. Mais nous devons poursuivre cette discussion. Je veux dire, nous n'avons vraiment fait qu'effleurer le sujet. Mais je pense que ce que vous soulignez, c'est en substance tout le fondement financier de l'empire, et aussi la tromperie qui consiste à présenter cela comme un conflit entre différents États occidentaux.

Plus j'y réfléchis, plus je me dis : non, non, non, non. Il ne s'agit pas, vous savez, de pays occidentaux opposés les uns aux autres ou en concurrence les uns avec les autres. C'est un seul système intégré. Et, en tant que système intégré, il produit la guerre, les bains de sang, tout cela, à l'autre bout de la chaîne, parce que le système en a besoin. Exactement. Les Suisses y sont intégrés. Israël y est intégré. La City de Londres, Wall Street, la Maison-Blanche. Et tout fonctionne comme un système, comme une sorte de grande bête organique.

#Alex Krainer

Oui, exact. Exact. Vous savez, les pays n'ont pas le choix. C'est toujours, vous savez, c'est toujours le plomb ou l'argent. Vous pouvez avoir le plomb, ou vous pouvez avoir l'argent. Alors, lequel

choisissez-vous ? Et si vous dites : « Non, nous allons être une nation fière et indépendante. Nous allons protéger notre souveraineté », alors vous avez le plomb. Vous savez, le Venezuela, Cuba, le Yémen, la Libye, la Syrie, l'Iran, la Corée du Nord, la Russie, la Biélorussie, et ainsi de suite. Ils sont tous dans le viseur. Si vous dites : « Je prends l'argent », alors, vous savez, on vous déroule le tapis rouge. Vous pouvez rejoindre la classe Epstein. Vous profiterez de la vie. Mais vous devez être prêt. Vous devez être prêt à maintenir votre propre population sous contrôle. Ce qui veut dire, vous savez, des événements comme ceux que nous voyons en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France, et ainsi de suite, où des gens ordinaires, s'ils élèvent la voix, sont emprisonnés, sanctionnés, tabassés par la police, et ainsi de suite. Donc voilà, vous savez, soit vous faites partie de tout ça. Oui.

#Pascal

Et c'est là que vous avez de la chance. Parce que, si vous n'avez pas de chance, vous vous retrouvez sous l'autorité d'un ancien chef d'Al-Qaïda, devenu président de la Syrie, qui vous massacre tout simplement. Et l'Occident dira quelque chose comme : « Oh, eh bien, ils ont quelques petits problèmes, là-bas, avec des troubles dans deux ou trois villes, n'est-ce pas ? Enfin, espérons que notre copain, que nous inviterons de nouveau, reprendra bientôt la situation en main. » Voilà le scénario malchanceux, dans toute cette affaire. Oui, oui.

#Alex Krainer

Écoutez, Pascal, si vous revenez au discours que George Soros a prononcé à Davos, au Forum économique mondial, en deux mille vingt et un, il l'a dit clairement. Il l'a dit lui-même. Il a déclaré : « Ce que nous vivons dans le monde aujourd'hui, c'est le conflit entre deux systèmes de gouvernance. » Et c'est tout à fait exact. La manière dont il le décrit est un mensonge. Mais, au fond, vous avez un système contrôlé par les gens qui utilisent la classe Epstein comme cadre dirigeant.

Et de l'autre côté, vous avez des pays qui veulent défendre leur souveraineté et leur indépendance. Des pays qui soutiennent la famille, des pays qui soutiennent l'humanité, en somme. Et vous pouvez les compter sur les doigts d'une main. Il y a la Chine, la Russie, l'Iran. Et puis, disons que Cuba figure peut-être sur cette liste, la Corée du Nord aussi, peut-être, et ainsi de suite. Mais ils sont tous dans le viseur de ce système occidental qui veut transformer le monde entier en un empire uniformisé, où la seule forme de diversité qui sera autorisée sera la diversité LGBT, quel que soit l'acronyme utilisé aujourd'hui.

#Pascal

Et ils vont appeler ça la Pax Americana, ou la Paix de l'Occident, n'est-ce pas ? Parce que tout le monde sera intégré dans une grande machine qui va les essorer encore davantage. Mais ça ne s'arrêterait pas là. Exactement. Alex, merci infiniment. C'était vraiment, vraiment très éclairant, et je tiens à poursuivre cette discussion. Peut-être que la prochaine fois, nous pourrions parler un peu plus

des mécanismes. Nous n'avons même pas abordé la question que je voulais vous poser sur les prêts, mais ce sera pour la prochaine fois. Alex, si les gens veulent suivre votre travail, où doivent-ils aller ?

#Alex Krainer

Ils peuvent me trouver sur X. Je suis actif sur X. Mon identifiant, c'est « Naked Hedgie ». J'ai deux publications sur Substack. L'une est une lettre d'information quotidienne sur les marchés, intitulée « iSystem Trend Following ». L'autre, c'est mon Substack personnel, où je publie peut-être un article par semaine. Il s'appelle « Alex Krainer's Substack ». J'ai aussi une chaîne YouTube, qui s'appelle « Alex Krainer ». Mais comme vous le savez, cela demande beaucoup de travail. Donc j'y publie peut-être une fois par mois, une vidéo par mois. Voilà, en gros.

#Pascal

On ne peut pas être présent sur toutes les plateformes. Et vous savez, tout confier à l'intelligence artificielle, ça ne suffit pas non plus. Alors, mieux vaut se concentrer sur celles qui vous tiennent le plus à cœur. Nous vous réinviterons, c'est certain. Merci infiniment pour toutes ces informations. Tout le monde, les liens seront dans la description, juste en dessous. Allez découvrir Alex Krainer et soutenez-le. Merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Alex Krainer

Avec grand plaisir, Pascal. À la prochaine.